

# L'arbrisseau

*La tristesse est rêveuse, et je rêve souvent ;*

*La nature m'y porte, on la trompe avec peine :*

*Je rêve au bruit de l'eau qui se promène,*

*Au murmure du saule agité par le vent.*

*J'écoute : un souvenir répond à ma tristesse ;*

*Un autre souvenir s'éveille dans mon cœur :*

*Chaque objet me pénètre, et répand sa couleur*

*Sur le sentiment qui m'opprime.*

*Ainsi le nuage s'enfuit,*

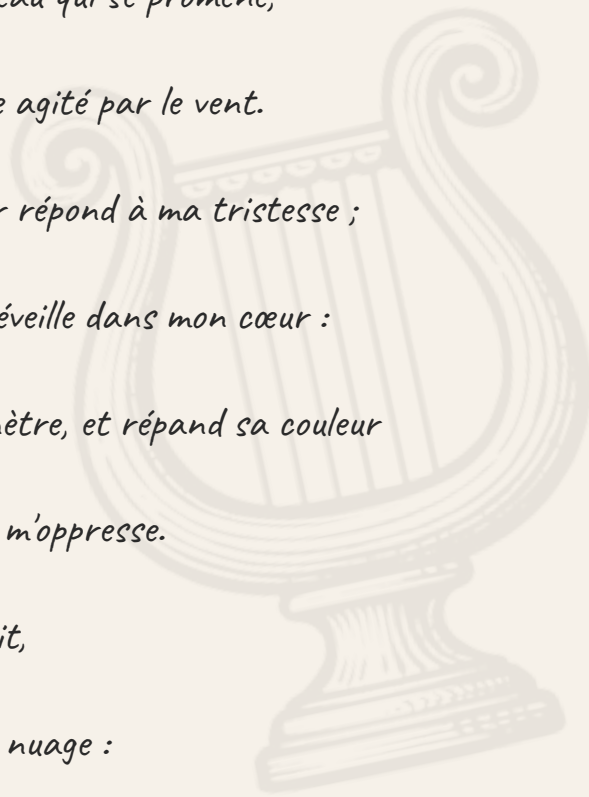
*Pressé par un autre nuage :*

*Ainsi le flot fuit le rivage,*

*Cédant au flot qui le poursuit.*

*J'ai vu languir, au fond de la vallée,*

*Un arbrisseau qu'oubliait le bonheur ;*

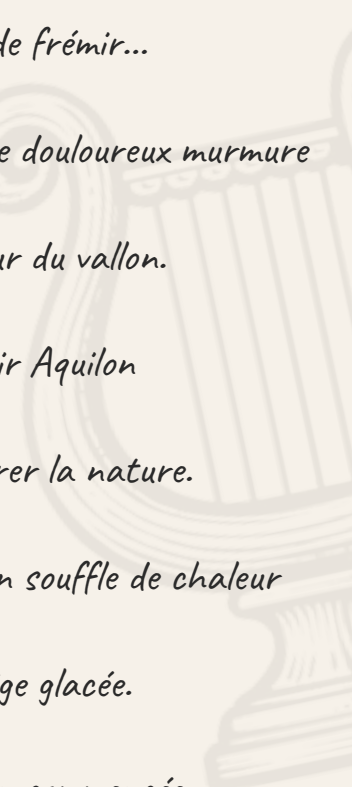


L'aurore se levait sans éclairer sa fleur,  
Et pour lui la nature était sombre et voilée.  
Ses printemps ignorés s'écoulaient dans la nuit ;  
L'amour jamais d'une fraîche guirlande  
À ses rameaux n'avait laissé l'offrande :

Il fait froid aux lieux qu'Amour fuit.  
L'ombre humide éteignait sa force languissante ;  
Son front pour s'élever faisait un vain effort ;  
Un éternel hiver, une eau triste et dormante  
Jusque dans sa racine allaient porter la mort.

« Hélas ! faut-il mourir sans connaître la vie !  
Sans avoir vu des cieux briller les doux flambeaux !  
Je n'atteindrai jamais de ces arbres si beaux  
La couronne verte et fleurie !  
Ils dominant au loin sur les champs d'alentour :  
On dit que le soleil dore leur beau feuillage ;

*Et moi, sous leur impénétrable ombrage,  
Je devine à peine le jour !  
Vallon où je me meurs, votre triste influence  
A préparé ma chute auprès de ma naissance.  
Bientôt, hélas ! je ne dois plus gémir !  
Déjà ma feuille a cessé de frémir...  
Je meurs, je meurs. » Ce douloureux murmure  
Toucha le dieu protecteur du vallon.  
C'était le temps où le noir Aquilon  
Laisse, en fuyant, respirer la nature.  
« Non, dit le dieu : qu'un souffle de chaleur  
Pénètre au sein de ta tige glacée.  
Ta vie heureuse est enfin commencée ;  
Relève-toi, j'ai ranimé ta fleur.  
Je te consacre aux nymphes des bocages ;  
À mes lauriers tes rameaux vont s'unir,  
Et j'irai quelque jour sous leurs jeunes ombrages*



*Chercher un souvenir. »*

*L'arbrisseau, faible encor, tressaillit d'espérance ;*

*Dans le pressentiment il goûta l'existence ;*

*Comme l'aveugle-né, saisi d'un doux transport,*

*Voit fuir sa longue nuit, image de la mort,*

*Quand une main divine entr'ouvre sa paupière,*

*Et conduit à son âme un rayon de lumière :*

*L'air qu'il respire alors est un bienfait nouveau ;*

*Il est plus pur : il vient d'un ciel si beau !*

*Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859)*

